

Massada et Machéronte, encore occupés par la rébellion, tout ce qui restait de Juifs indépendants était dans Sion. Simon et Jean étaient là, réconciliés enfin à leur dernier jour ; après tant de lutttes, tant de souffrances, tant de soldats, de parents et d'amis tués auprès d'eux, ils étaient à bout de forces, non de courage.

Ils étaient là avec quelques soldats et une population désarmée, très-nombreuse encore, qui encombrait les maisons, même les rues. C'étaient les derniers de ces réfugiés que tous les coins de la terre sainte avaient envoyés à Jérusalem. C'étaient ceux qui avaient survécu aux six cent mille morts dont Josèphe nous parle ; c'étaient ceux qui, après tant de désertions, n'avaient pas voulu ou n'avaient pas osé fuir, les plus acharnés à vivre et les plus acharnés à ne pas se rendre. Tout cela achevait misérablement de mourir, enviant ceux qui avaient eu le bonheur de périr dès le début du siège, ou la consolation de succomber avec le temple.

Du reste, l'histoire de cette agonie ne sera pas longue. Le fanatisme juif s'affaiblissait : son temple détruit, sa religion morte, sa ville perdue, pour qui combattait-il ? Même parmi les combattants, beaucoup songeaient à fuir. Jean et Simon sentirent leur faiblesse, et demandèrent une entrevue à Titus. Elle eut lieu sur le pont qui passait au-dessus du ravin de Tyropéon, joignant le temple à la citadelle. La naissance de l'arche de ce pont est encore visible dans la

## III

## PRISE DE SION.

Ecce relinquetur vobis domus vestra  
deserta.

Et voilà que votre maison demeurera  
déserte.

(MATTH., XXIII, 37.)

Sion, en effet, était la citadelle de Jérusalem. Des précipices abrupts la séparaient au midi et à l'ouest de la vallée de Ben-Hinnom. Au nord, la muraille de David, flanquée des trois tours hérodiennes, la séparait de la cité. Ces tours, élevées chacune sur un cube de maçonnerie de vingt-cinq, trente, quarante coudées, construites sur des assises dont quelques-unes avaient vingt coudées de long, dix de large, cinq de profondeur, étaient faites pour défier toutes les hélépoles et briser tous les béliers.

C'était derrière cet imprenable rempart que le roi Hérode avait abrité son palais et que s'abritait maintenant l'agonie de la liberté judaïque. Sauf les trois châteaux situés au loin dans les montagnes, Hérodon,

muraille extérieure du temple <sup>1</sup>. Ils s'abordèrent là, Jean et Simon d'un côté, Titus de l'autre ; derrière ceux-là, une multitude de Juifs, haletants et inquiets ; derrière celui-ci, des soldats romains irrités et que César avait peine à empêcher de lancer leurs javelots contre les Juifs. Titus parla le premier par un interprète. Il parla beaucoup de la mansuétude romaine, attribua à un sentiment d'humanité la lenteur calculée des opérations de son père, proposa un dernier pardon et offrit sa main droite en signe de paix. « Nous n'accepterons pas ta main, dirent les deux Juifs, nous avons juré de ne jamais la prendre. Ouvre-nous seulement un passage, pour que nous, nos femmes et nos enfants, nous puissions nous retirer dans le désert. La ville te restera. » Titus, blessé de leur arrogance, rompit l'entrevue, et fit proclamer par un héraut qu'il ne tendrait plus la main à personne, et qu'il fallait maintenant se défendre ou mourir. En même temps, il permit à ses soldats d'incendier le quartier d'Acra, respecté jusque-là, et les cris des malheureux qui y périrent vinrent apprendre aux habitants de Sion qu'il n'y avait plus de miséricorde dans le camp romain <sup>2</sup>.

1. Voir M. de Sauley, t. II, p. 214, et M. de Vogué qui a reconnu la naissance de l'arche de ce pont. — Williams voudrait placer ce pont ailleurs, mais par suite de raisonnements qui tiennent à l'ensemble de sa théorie sur le temple, inacceptable aujourd'hui.

2. Jos., *de B.*, VI, 34 (6, 2, 3).

Ce fut alors dans Sion une terreur et un abattement presque universels. Le fanatisme, que de telles menaces eussent dû exalter, succomba devant elles. En dépit de Titus et des refus de pardon qu'il annonçait, en dépit des chefs juifs et des javelots qu'ils faisaient lancer aux déserteurs, on ne pensa plus qu'à se jeter à tout hasard dans le camp romain. Jusqu'à ces redoutables chefs iduméens, jusqu'aux princes courageux de l'Adiabène, mendiaient le pardon de Titus. Au risque d'être accusé d'inconséquence, il ne leur refusa pas sa pitié, garda les princes comme otages, ce que Rome ne manquait jamais de faire ; il fit vendre comme esclaves les captifs les plus suspects, rendit aux êtres inoffensifs leur liberté <sup>1</sup>.

Il ne restait donc sous les armes qu'un groupe de fanatiques isolés, mourant eux-mêmes de faim, et, à ce dernier moment, fanatiques de pillage plus que de liberté. Leur seul coup de main hardi fut d'aller au milieu d'Acra embrasée, s'emparer du palais de la reine Hélène; ils le savaient plein de Juifs fugitifs qu'ils mirent à mort, plein d'or qu'ils pillèrent ; ils se retirèrent, riant et laissant les Romains brûler le reste à leur aise. Ces brigands d'autrefois, devenus pendant quelques jours d'héroïques patriotes, avaient dépensé tout leur héroïsme, et, voyant la patrie sans espoir, redevenaient brigands comme devant. Dans les rues de Sion,

1. Jos., VI, 39-41 (7 et 8).

ils pillaient ; ils allumaient l'incendie, puis massacraient comme déserteurs ceux qui se jetaient dans les fossés pour échapper aux flammes ; ils fouillaient leurs victimes, afin de trouver sur elles quelques aliments qu'ils mangeaient ensanglantés et ensuite ils jetaient le corps sans sépulture. Toute leur pensée était, au premier cri de victoire des assaillants, de s'enfuir, chargés d'or, dans les souterrains pratiqués sous la ville. Cette insurrection patriotique expirait en achevant de déchirer la patrie ; cette insurrection religieuse s'achevait par des scènes dignes de l'enfer.

Cependant la lenteur avec laquelle les chaussées se construisaient prolongea cette situation pendant près d'un mois. Les légionnaires à l'ouest du côté de la vallée, les auxiliaires à l'est du côté du temple, élevèrent leurs ouvrages, que cette fois aucune attaque, aucune tentative d'incendie ne troubla (du 20 iouïs au 7 gorpiceus, du 14 au 31 août). A l'approche des hélépoles, bien des combattants quittèrent les murailles pour s'aller cacher dans les souterrains ou se glisser furtivement dans Acra. Au moment où le bélier eut achevé son œuvre et ouvert la brèche, la brèche se trouva sans défenseurs. « Le mur d'occident est renversé ! les Romains entrent ! les Romains sont là ! » Ce cri détermina un sauve-qui-peut universel. Jean et Simon, troublés eux-mêmes, ne songèrent pas que les trois tours Hippicos, Phasaël et Mariamne,

pouvaient leur offrir un asile à peu près imprenable ; ils eurent peine à rallier quelques soldats, se jetèrent dans la vallée du midi, espérant forcer la circonvallation romaine, furent repoussés, et allèrent se cacher, chacun de son côté, dans les souterrains <sup>1</sup>.

Les Romains entrèrent donc dans Sion, l'épée à la main, et la rage dans le cœur. Mais la faim et la maladie avaient cruellement avancé leur tâche. En entrant dans certaines maisons, les pillards reculèrent d'horreur ; elles étaient pleines de morts et ne servaient plus que de cimetières. Mais Sion renfermait à la fois et un peuple de vivants et un peuple de morts. On fouillait les maisons ; celles qui n'étaient pas pleines de cadavres étaient encombrées de fugitifs. On descendait dans les souterrains ; ils rendaient par milliers des captifs et des morts. Une seule grotte renfermait deux mille corps ; l'infection fit d'abord reculer les plus hardis ; mais on savait ces Juifs chargés d'or, et la cupidité l'emporta. Ailleurs, c'étaient des hommes affamés, pâles, moribonds, que l'on ramenait par centaines de dessous terre. La foule des vivants était épaisse comme celle des morts, et, s'il y avait quelque pitié pour ceux-ci, il n'y en avait aucune pour ceux-là. On massacra dans ces ruelles étroites de Sion tant qu'on rencontra un peu de chair humaine au bout de son épée. En même temps, on brûlait, mais le sang,

1. Jos., VI, 42 (8, 4, 5).

dit Josèphe, éteignait l'incendie ; à la nuit, seulement, quand on eut massacré tout le jour, le feu reprit le dessus, et le lendemain matin (8 gorp., 1<sup>er</sup> sept., jour du Sabbat), tout était en flammes.

Titus entra dans Jérusalem, surpris de la facilité de cette dernière victoire. Cette guerre juive était enfin terminée : elle venait de s'achever le jour anniversaire de la naissance de sa fille ; ses soldats l'avaient proclamé *imperator* ; son père l'avait désigné pour le consulat. Mais Titus ne laissa pas que d'abaisser sa gloire devant l'évidence de l'intervention divine : à la vue des trois tours hérodiennes, seules intactes au milieu de la destruction générale, et dans lesquelles l'ennemi eût pu si aisément se défendre : « Jamais force humaine, s'écria-t-il, n'aurait vaincu de telles murailles : c'est Dieu qui a combattu pour nous et chassé les Juifs de leurs remparts <sup>1</sup>. »

Il s'occupa d'arrêter les massacres. Il eut grand'peine à sauver la population désarmée, et encore ne put-il pas sauver bien des vieillards, dont le soldat jugeait la conservation inutile. Ce qui n'excitait pas trop de colère et pouvait avoir quelque valeur sur le marché fut poussé dans l'enceinte du temple et enfermé dans ce qui avait fait autrefois la cour des Femmes. Un triage fut fait. Ceux qui furent reconnus pour avoir porté les armes furent mis à mort, à l'ex-

1. Jos., *de B.*, VI, 43 (9, 1).

ception de quelques beaux jeunes gens réservés pour orner le triomphe. Ceux qui avaient plus de dix-sept ans furent gardés pour les mines et pour l'amphithéâtre. Le reste fut vendu comme esclaves. Quelque sommaire que fût l'examen, sa durée fut telle, que beaucoup <sup>1</sup> qui refusaient la nourriture, ou à qui on la refusait, moururent de faim pendant l'attente.

Un mot des chefs de la révolte. Josèphe ne dit pas la fin d'Éléazar. Jean, caché dans une caverne, finit, mourant de faim, par mettre sa main dans cette main romaine tant de fois repoussée. Quant à Simon, les soldats qui gardaient l'enceinte du temple virent tout à coup sortir de terre une figure vêtue d'une tunique blanche et d'un manteau de pourpre. Ils eurent un premier mouvement d'étonnement ; puis ils s'approchèrent, et Simon se fit connaître. Lui aussi, la faim le chassait des souterrains. Tous deux furent gardés pour que Titus décidât de leur sort.

On peut d'après Josèphe résumer ainsi les calamités de Jérusalem. En temps ordinaire, la population qui se pressait à Jérusalem et autour de Jérusalem pour les fêtes de la Pâque pouvait être de trois millions ; dans cette dernière année, malgré la guerre, il dut s'y trouver réunis au moins douze

1. Josèphe dit 11,000, mais ce nombre est inadmissible. La cour des femmes, large de 135 coudées, sur une longueur égale, ne pouvait guère contenir plus de 11,000 personnes en tout.

cent mille âmes, habitants, fugitifs ou pèlerins. Sur ce nombre, quarante mille, originaires de la ville, firent leur soumission avant la fin du siège et reçurent leur liberté ; un grand nombre d'autres fut vendu comme esclaves : voilà le compte des survivants. Quant aux morts, Josèphe, on se le rappelle, en compte six cent mille enterrés aux frais de la ville (cent quinze mille huit cent quatre-vingts par une seule porte et dans l'espace d'un mois et demi) ; il faut y ajouter les riches dont les familles payèrent les funérailles, ceux qui demeurèrent sans sépulture, ceux qui périrent dans les combats ou les massacres ; et il ne craint pas de porter à onze cent mille le nombre total des victimes pendant le siège<sup>1</sup>.

Cela ne me semble pas impossible. La guerre, dans l'antiquité, même lorsqu'elle était conduite par un Titus, se faisait sans pitié. Les dix-huit mois de répit que les luttes intérieures des Romains avaient laissés aux Juifs avaient contribué à accumuler autour de Jérusalem et dans la faible partie du sol hébraïque qui était encore libre tout ce qu'il y avait, d'un bout de la Palestine à l'autre, d'effrayés, de dépossédés et d'insoumis. Tout cela fut pris comme en un piège lorsque Jérusalem fut assiégée. Toute cette masse, rapidement éclaircie par la faim et la maladie, s'enfuit

1. Voir Jos., VI, 41 (8, 3) ; 44 (9, 3).

d'abord de la campagne dans la ville, puis de Bézétha dans Acra, d'Acra grimpa sur l'aire du temple et dans Sion, fut massacrée dans le temple, fut massacrée surtout dans Sion, plus nombreuse là et plus serrée que nulle part ailleurs.

Quarante ans auparavant, il avait été dit auprès de la porte Judiciaire qui menait d'Acra dans ce qui s'appela depuis Bézétha : « Ne pleurez pas sur moi, filles de Jérusalem, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants, parce qu'il viendra bientôt un jour où l'on dira : « Heureuses les stériles, heureuses les entailles qui n'ont pas engendré et les mamelles qui n'ont pas nourri ! » Alors ils commenceront à dire aux montagnes : « Tombez sur nous » et aux collines : « Couvrez-nous<sup>1</sup>. »

Restait maintenant pour Titus, après avoir statué sur les habitants, à statuer sur la ville. Après cette lutte de cinq mois, ce quintuple siège, ces chaussées construites à cinq différentes reprises, ces incendies multipliés, il ne pouvait guère rester que des ruines où les soldats romains cherchaient de l'or. Titus, qui, le temple une fois sacrifié, préférait que la nation juive n'eût plus en Jérusalem le foyer de ses espérances et de ses rêves, fit raser tout ce qui restait et du temple et de la ville. Il excepta une portion de muraille à l'Occident pour servir d'abri aux troupes

1. Luc, XXIII, 28-30.

qu'il laissait sur cette terre maudite ; il excepta aussi les trois tours d'Hippicos, de Phasaël et de Mariamne, comme des *témoins* de ce qu'avait été Jérusalem. Selon les écrivains chrétiens, la maison où le Christ avait fait la Cène avec ses disciples et où le Saint-Esprit était descendu sur les apôtres resta aussi debout, ainsi que quelques synagogues situées comme elle sur la montagne de Sion<sup>1</sup>. Selon quelques auteurs, le pinacle du temple sur lequel Jésus avait été porté par le tentateur, ou du moins la tour qui formait l'angle S.-E. demeura intacte jusqu'au cinquième siècle<sup>2</sup>. De nouveaux désastres devaient effacer même ces ruines. Aujourd'hui les assises de cet angle S.-E. quelques tombeaux, des fragments de l'enceinte extérieure du temple, les jambages de la porte que les modernes appellent Dorée, murée et à moitié détruite, quelques restes de portes également murées dans cette enceinte, quelques fondations de murailles et de portes rasées, quelques colonnes romaines à peine visibles sous le plâtre turc, la place et le revêtement de quelques piscines, sont tout ce qui reste de l'ancienne Jérusalem.

1. Epiph., *de Ponderib. et nummis*, 14.

2. Prudence, *Enrichid.*, et le pèlerin de Bordeaux. Encore peut-on supposer que le pinacle dont parlent ces deux écrivains était d'une construction plus récente. En tout cas ce ne pouvait être la cime principale du temple, mais un édifice bâti à un des angles de l'enceinte extérieure.

« Quelques mois plus tard, Titus, prêt à partir pour l'Italie, repassait une dernière fois à Jérusalem. Il trouvait achevée l'œuvre de destruction qu'il avait ordonnée. La dixième légion campait au milieu de ces décombres, occupée encore à fouiller ce sol, et se faisant montrer par les prisonniers des cachettes qui lui rendaient encore quelques richesses. De pauvres vieillards, qu'on avait laissés par pitié sur ces ruines, pleuraient sur les cendres du temple. De malheureuses femmes, devenues le jouet dégradé du soldat, étaient, avec eux, le seul reste de la synagogue<sup>1</sup>. Quelques chrétiens peut-être, revenus de leur fuite de Pella, avaient commencé à se réunir et à reprendre obscurément leurs assemblées dans le cénacle. Sauf ces rares habitants, et les trois tours hérodiennes, isolées au milieu de ce désert, il n'y avait plus trace de cette ville, qui avait été avant le siège une ville de plus de cent mille âmes ; qui, au temps du siège, avait compté dans son sein plus d'un million de fugitifs ou de combattants<sup>2</sup>. « Il semblait que ce sol n'eût jamais été habité »<sup>3</sup>, dit Josèphe, ou, pour parler comme Notre-Seigneur, dont cet historien est si souvent le copiste involontaire : « Les ennemis de Jérusalem l'avaient renversée, elle et ses enfants qui étaient au milieu

1. Josèphe, VII, 34 (8, 7).

2. Jos., *de B.*, VII, 1.

3. Jérusalem, cette ville qu'un empereur romain a entièrement détruite. Pausan., VIII, 17.

d'elle; ils ne lui avaient pas laissé pierre sur pierre <sup>1</sup>. »

La campagne environnante, dépouillée à cinq lieues de distance par les travaux du siège, foulée par les pieds des soldats, sous le sabot des chevaux et sous les roues des machines, rendue par l'absence de culture à son aridité naturelle, avec ses aqueducs détruits, avec le Cédron mis à sec pour jamais, avait pris cet air de tristesse désolée qu'elle ne devait plus quitter. « Dans les jours du rabbin Jochanan » (contemporain de ces événements), « la terre, disent les Juifs, a pris une autre forme <sup>2</sup>. » Titus, le premier pèlerin de Jérusalem déchue, en eut le premier la mélancolique impression. Il fit un retour sur lui-même et vers ce Dieu, que, pareil aux Athéniens, il adorait et ignorait. Il mit de côté l'orgueil du vainqueur, il pleura, détesta sa propre gloire, prit le ciel à témoin qu'il ne se glorifiait pas d'avoir été l'instrument d'un supplice aussi rigoureux <sup>3</sup>. Un païen ajoute que, lorsque plus tard les villes d'Orient lui offrirent des couronnes d'or, il les refusa, disant que ce n'était pas lui qui avait vaincu

1. Luc, XIX, 44.

2. *Talmud* de Jérusalem. Sota 12.

3. Jos., VII, 15 (5, 3). — Josèphe nous donne la première description de Jérusalem déchue, analogue à celle de M. de Chateaubriand : « Tout le pays avait été dévasté dans un rayon de 90 stades. L'aspect en était déplorable; tous les arbres avaient été coupés, et cette terre, ornée autrefois de bois et de jardins, présentait l'image d'un désert. L'étranger, qui avait vu jadis la Judée et les magnifiques campagnes qui environnaient Jérusalem, n'aurait pu s'empêcher de verser des larmes... Quiconque, connaissant Jérusalem, y eût été subitement transporté, n'eût pu la reconnaître, et eût cherché la ville sur son propre emplacement. »

et qu'il n'avait fait que prêter son bras à Dieu irrité contre les Juifs <sup>1</sup>.

Un mot d'un grand homme équivoque, tiré d'un livre apocryphe, peut bien nous représenter le sentiment populaire au sujet de Jérusalem, et combien son malheur avait, aux yeux des païens, quelque chose de néfaste et de surnaturel. Philostrate, racontant la vie de son Apollonius, prétend que Vespasien l'invita à venir le trouver en Judée : « Non, répondit le philosophe, je n'entrerai pas dans cette terre souillée; ses habitants l'ont profanée et par ce qu'ils ont fait et par ce qu'ils ont souffert <sup>2</sup>. »

Du reste, ni Titus, ni Apollonius, ni les païens, n'étaient peut-être pas aussi étrangers que nous le pensons aux prophéties qu'ils voyaient s'accomplir. Titus, à qui Josèphe avait fait lire dans Michée l'élévation de son père, avait pu lire bien plus clairement dans Daniel et ailleurs la chute de Jérusalem et la véritable cause de cette chute : « Après soixante-neuf semaines, avait dit Daniel, le Christ sera mis à mort, et le peuple qui l'aura renié ne sera plus son peuple. Un peuple avec son prince viendra détruire la ville et le sanctuaire, et leur fin sera la désolation, et, après la guerre, une ruine qui ne cessera pas... L'abomination de la désolation sera dans le temple, et la désolation durera jusqu'à la fin des jours <sup>3</sup>. »

1. Philostr., VI, 29.

2. *Ὅστις ἔδρωσαν, ὅστις ἔπαθον*. Philostr., in *Vit. Apoll.*, V, 27.

3. Daniel, IX, 26, 27.